

LEGENDE

DES MARABOUTS OULED SIDI EMBAREK DONT UN DESCENDANT A ÉTÉ UN DES PLUS CELEBRES KALIFES D'ABD - EL -KADER.

IL A ÉTÉ TUÉ DANS UN COMBAT ET SA TÊTE A ÉTÉ APPORTÉE A ALGER EN
1843

(Extrait de *Trente deux ans à travers l'Islam 1832-1864*, Notes :pp 452-465 par Léon Roches)

Vers le milieu du dixième siècle de l'hégyre, un pauvre habitant de la tribu des Hacheur Gheris, nommé Embarek, quittait son pays natal où il avait été victime de l'injustice de ses chefs, et dirigeait ses pas, vers l'Orient sans autre projet que celui de se rapprocher des contrées où repose le corps du prophète de Dieu. Accompagné de sa femme Roubba, de son fils Ali et de trois habitants des Hacheur qui avaient voulu le suivre, le pauvre Embarek tentait un voyage de plus d'une année sans la moindre ressource, et sans la moindre connaissance des lieux qu'il avait à parcourir. son désir était d'aller visiter le temple de Dieu et le tombeau de Mohammed; mais le seigneur avait ses desseins sur lui ; ses pas étaient comptés, les heures de son repos marquées, et ses moindres actes ne devaient tendre qu'à l'exécution des vœux du Très-Haut.

Après plusieurs journées d'une marche pénible, Embarek arriva dans la tribu des Ouled Kocir ; là il entendit parler d'un saint homme de Medjedja, nommé Sidi Mohamed ben Ali qui lisait dans le livre déposé sous l' arche de Dieu et dont la charité et la science faisaient l'objet de la vénération de tout le pays. Il demeurait dans un simple gourbi sur les pentes de la chaîne des montagnes dont les pieds sont baignés au sud par le Chelif et au nord par la mer.

Embarek s'y rendit avec les siens, il y reçut l'hospitalité la plus franche et la plus amicale. Sidi Mohammed lui fit comprendre l'imprudence de son voyage, et la nécessité de faire instruire son fils, il lui donna un champ à cultiver, et se chargea lui-même de l'éducation religieuse du jeune Ali. Celui-ci, au bout de cinq années, dirigé par un professeur aussi habile, et surtout éclairé par la grâce de Dieu qu'il servait et adorait comme le meilleur de ses serviteurs, Ali, dis je, était devenu savant parmi les savants. Sa mémoire était ornée des soixante chapitres du saint livre, et son coeur était imbu des préceptes que Dieu y a dictés.

Son père avait réussi dans son agriculture et il avait pu amasser une somme assez considérable pour entreprendre son pèlerinage. Toute la famille partit un jour pour l'est en recevant les bénédictions du saint de Medjedja. Arrivé

sous Milianah, Embarek fut atteint de douleurs subites, et peu d'heures après il expira; il fut enterré sur les bords du Chelif, par son fils et les trois habitants des Hachem.

Ali ,donna à ces derniers toutes les épargnes qu'il venait de recueillir en héritage; il leur ordonna de rester sur le terrain même où était enseveli Embarek, d'en acquérir une certaine étendue et de la cultiver; il leur prédit qu'ils seraient les fondateurs d'une tribu florissante dont les habitants peupleraient les deux rives du Chelif au-dessous de Milianah, Il se sépara de ses compagnons, fit ses derniers adieux à l'humble tombe de son père et continua sa marche vers l'est soutenant avec courage les pas chancelants de sa mère. Dieu les conduisit à Coléah, pauvre bourgade fondée autour d'un fort nouvellement construit par les Turcs.

Affecté par la mort de son mari et fatiguée par la route, Lella Roubba, dès les premiers jours de leur arrivée, mourut. Ali l'enterra lui-même au lieu nommé Seïahh, à 1/2 lieue ouest de Coléah. Inconnu dans sa nouvelle résidence, ne possédant plus de quoi pourvoir à ses besoins, Ali, au lieu de faire parade de sa science, résolut de la cacher. à tous les yeux. Afin de parvenu à son but et de pouvoir se livrer à la contemplation qui était le propre de son caractère, il se proposa comme khammès (1), et après plusieurs refus, il fut enfin accepté par un Turc nommé Ismaël qui possédait une vaste propriété aux environs de Coléah.

Tous les matins Ismaël remettait à chacun de ses Khammès une mesure de grain qui devait être semée dans la journée ; Ali quoique le plus faible avait toujours fini sa tâche bien avant les autres. Le Turc le soupçonna de quelque supercherie , il le fit épier et le lendemain l'Arabe qu'il avait chargé de la surveillance du khammès vint lui faire un rapport auquel il ne voulut ajouter aucune foi : l'Arabe disait avoir vu Ali couché à l' ombre d'un lentisque, entouré de perdrix qui étaient occupées à dévorer les insectes qui presque toujours abondent sur la tête et les vêtements des Arabes misérables; pendant ce temps, la charrue, trainée par la paire de boeufs qui devait être dirigée par Ali, traçait les sillons les plus réguliers . et les plan profonds.

Le lendemain Ismaël alla lui-même épier son fermier, et quel fut son étonnement lorsqu'il vit exactement ce que lui avait raconté l' Arabe.

Il se précipita vers Ali, baisa malgré lui ses pieds et ses mains, et lui demanda mille fois pardon, de n'avoir pas découvert plus tôt en lui un élu da Seigneur.

(1) Fermier au 5°, de  Khoms, cinquième.

Cependant avant de répandre le bruit du miracle dont il venait d'être témoin, il voulut éprouver davantage le pouvoir du jeune marabout. Depuis longtemps il avait perdu un emploi lucratif. dans le gouvernement turc et il n'avait aucun espoir d'y être réintégré. Il pria tellement Ali d'user de son influence mystérieuse pour lui obtenir l'objet de ses désirs, que ce dernier lui répondit : " Eh bien ! présente-toi jeudi prochain au palais du pacha et Dieu fera le reste. »

En effet le jeudi suivant Ismaël n'arriva pas plutôt devant les yeux du pacha, que celui-ci l'appela, lui reprocha d'être resté si longtemps sans le visiter, et lui conféra immédiatement une charge plus élevée que celle qu'il avait perdue.

De retour à Coléah, Ismaël publia les deux faits miraculeux.; il amena Ali devant toute la population réunie et là, il déclara. qu'il faisait don à Sidi Ali cula Sidi Embarek et à tous ses descendants, de sa belle ferme qui prit dès ce jour le nom qu'elle a encore de Haouch Bou-Ismaël ; il lui fit également don de tous les esclaves, troupeaux et instruments aratoires qui se trouvaient dans cette ferme, de sorte que Sidi Ali se trouva à la tête d'une grande fortune.

Sa réputation grandit chaque jour et de toutes les tribus arrivaient en pèlerinage, les malades, les malheureux et ceux qui avaient de grandes faveurs à demander Les richesses de Sidi Ali servaient à héberger ses hôtes et à faire des aumônes à ceux qu'il ne pouvait secourir par l'intercession du ciel, Tous se retiraient satisfaits en le comblant de bénédictions.

Les années qu'il avait parcourues au milieu des saintes oeuvres et de l'adoration de Dieu lui avaient blanchi la barbe, et cependant il n'était pas marié. Un jour, en voyant passer une jeune fille, il s'écria : " Oh merci, mon Dieu ! tu me donnes un fils digne de te servir, je le nommerai Mahhi-ed-Din .(1). "

Il avait, dit-il, aperçu dans le sein de la vierge l'enfant qu'il devait avoir d'elle. Dieu par sa puissance avait montré aux yeux de son corps la partie matérielle de son fils et aux yeux de son intelligence les qualités précieuses dont le Seigneur devait doter son âme.

Il demanda la jeune fille en mariage; et quelque temps après, elle donna le jour à un fils qui fut nommé Mahhi-ed-Din. Sidi Ali donnait des leçons publiques de droit et de théologie ; un concours immense écoutait ses savantes paroles qu'il savait mettre à la portée de tous, mais il avait choisi parmi ses nombreux auditeurs une vingtaine d'hommes intelligents qui ne le quittaient jamais, et qu'il avait

(1) Mahhi-ed-Din, en arabe, signifie qui donne de l'éclat à la religion.

destinés à aller répandre au loin la science de Dieu.

C'était beau de voir ce, saint vieillard entouré de ses élèves dont les yeux intelligents semblaient boire avec avidité les paroles souvent divines qui sortaient avec tant d'éloquence de la bouche de l'élú de Dieu.

Ce furent ces mêmes élèves qui devinrent eux mêmes marabouts et allèrent édifier et instruire les diverses tribus où ils fondèrent les zouia qui existent encore de nos jours : telles que celle de Guerrouma, des Beni-Merèd, Beni-Menià, etc., etc.

Un jour que Sidi Ali expliquait le Coran à ses disciples assemblés, parmi lesquels se trouvait Sidi Mahhi-ed-Din, son fils, une jeune femme vêtue d'une tunique d'or parsemée de pierreries, et parée des plus riches ornements, apparut tout à coup au milieu de l'assemblée ; ses traits brillaient d'une beauté ravissante, son sein et ses membres découverts étaient d'une blancheur éclatante. L'assemblée de marabouts éclairés eurent bientôt reconnu el Denia (1).

Elle s'adressa successivement à chacun des assistants en lui proposant de l'épouser, tous lui répondirent : " Je ne le puis, j'ai déjà épousé ta derra (2) El Akhra (3) " ; arrivée à Sidi Ali, celui-ci lui fit la même réponse, puis il la prit par la main et la conduisant vers son fils Mahhi-ed-Din : " Voilà le seul de nous qui puisse t'accepter pour deuxième épouse; sois-lui fidèle, mais ne le détourne jamais de ses devoirs envers ta rivale El Akhra que je ne tarderai pas à aller retrouver. " _ Le soir même Sidi Ali rendait le dernier soupir. Il fut enterré hors de la ville, à l'endroit où avait eu lieu cette apparition et où les fidèles musulmans lui ont érigé depuis la koubba (coupole) où reposent ses descendants.

Ses disciples, après lui avoir rendu les derniers devoirs, se dispersèrent dans diverses directions. Dieu les a tous bénis. Sidi

Mahhi-ed-Din resta dès ce moment chargé de l'administration des biens et de la zaouia de son père ; ils augmentèrent tellement par la bénédiction de Dieu, l'intercession de son père et par les offrandes des musulmans, qu'au bout de quelques années, cinq cents charrues recouvraient chaque année pendant trente jours les semences qu'il jetait sur ses terres.

(1) Denia, qui signifie, en arabe, monde terrestre, est ici l'allégorie des biens de cette vie.

(2) Derra, rivale ; nom d'une femme par rapport à une autre lorsqu'elles ont le même mari.

(3) Altera vita, l'autre vie.

Ses occupations mondaines ne le détournèrent nullement de ses occupations religieuses. La lumière de Dieu brillait plus encore en lui qu'en son père.

Le Seigneur l'avait choisi pour faire éclater plus d'une fois sa puissance par d'étonnants miracles; sa réputation de sainteté avait franchi les bornes de l'empire d'Alger, les maîtres de Tunis se déclarèrent ses *khoddem* et leur offrande royale (1) arrivait chaque année entre ses mains.

Je passe sous silence les faits nombreux qui illustrèrent la vie de Mahhi-ed-Din, trop de pages seraient remplies par ses bonnes et miraculeuses actions, et nous arriverions trop tard à celui de ses descendants dont vous me demandez l'histoire (que Dieu lui fasse miséricorde).

Sidi Mahhi-ed-Din eut quatre enfants seulement; il est utile de vous faire connaître leurs noms, car ils sont les chefs de quatre branches de cette nombreuse famille dont la division existe encore aujourd'hui et qui ont conservé avec la désignation de leurs aïeux respectifs le caractère qui avait été légué par Mahhi-ed-Din à chacun d'eux. Le 1er, Sidi Braham, reçut le don de l'agriculture, de la générosité et de l'éloignement des honneurs.

Le 2ème, Sidi Ahmed Zerrouk, reçut le don de la science sacrée. Le 3ème, Sidi Lekhal, reçut le don de prophétiser et de punir dans ce monde ses mauvais serviteurs.

Le 4ème, Sidi el Sadj Mahhi-ed-Din, reçut le don de la science profane, de la politesse et de l'éloquence.

Lorsque Sidi Mahhi-ed-Din sut que l'heure de sa mort allait sonner (car à cette époque heureuse Dieu cachait peu de ses secrets à ses élus), il fit venir ses quatre fils, leur annonça qu'il allait mourir et qu'il allait leur donner ses derniers conseils.

(1) chaque fois qu'un bey nouveau set salué à Tunis, son premier devoir est encore d'envoyer sa ziara * (offrande) au marabout de Coléah

* ziara (زيارة) visite, par extension présent qu'on offre au marabout en le visitant.

Il s'exprima en ces termes :

Mes chers enfants, écoutez et retenez bien les paroles qui vont arriver. à vos oreilles; ne les considérez point comme les paroles d'une vile créature; lorsque l'homme a toujours été en paix avec son Seigneur, lorsqu' il a fait sur cette terre autant de bien qu'il a pu, cet homme, au moment où il va comparaître devant le Juge suprême, obtient des grâces surnaturelles. Son âme, à peine retenue dans sa dépouille mortelle, a déjà atteint le ciel où est déposée l'arche du Seigneur, et ses paroles sont des émanations divines.

Rappelez -vous donc toujours mes conseils, et répétez-les sans cesse aux nombreux enfants que Dieu vous donnera.

Tous les descendants de Sidi .Ali Embarek sont voués au culte du Très Haut, chacun suivant les dons qu'il aura reçus de lui. Aucun d'eux ne devra quitter le service de Dieu pour le service des hommes. Aucune autre ambition ne leur est permise que celle de chanter les louanges de l'Eternel et de secourir ses créatures.

Malheur à tout esclave qui ne remplit pas la mission qui lui a été confiée par son maître, mais trois fois malheur à celui qui abuse des dons de Dieu pour une cause qui n'est pas la sienne.

Notre père Sidi Ali veillera sur vous tant que vous suivrez la voie qu'il vous a tracée; il vous poursuivra de sa colère si vous vous en écarterez.

Soyez fidèles aux princes qui seront forts sur votre terre ; car le royaume terrestre n'arrive dans les mains des hommes que par la volonté de Dieu ne vous révoltez jamais contre ses décrets. Mais hélas tous ne suivront pas ces conseils; l'arbre le meilleur porte quelquefois du mauvais fruit. Dans la suite des temps je vois de nos neveux donner l'exemple de l'ambition et de la débauche, je vois de grands malheurs arrivant des pays au delà des mers et fondre sur nos frères les croyants, ce sera la punition de leurs crimes, ô mon Dieu, reprenez mon âme et protégez vos enfants. Sidi Mahhi-ed-Din fut enterré ainsi qu'il l'avait demandé aux pieds de la tombe de son père Sidi Ali. Leurs deux catafalques sont ceux auprès desquels vous allez prier dans leur koubba (coupole servant de mausolée). Pendant plus de deux cent cinquante années, les descendants de Sidi Embarek ne s'écartèrent jamais de la voie tracée par leurs aïeux Dieu ne cessa de les combler de bénédictions, de considération et de richesses. Ils employaient toutes ces faveurs à venir en aide aux malheureux.

Le gouvernement turc les vénérât et ses chefs se déclaraient leurs khoddem et leurs défenseurs. Chaque année, après la grande Pâque, l'élite de la population algérienne, au nombre de trois et quatre mille, se rendait à Coléah pour porter des offrandes à l'illustre marabout. Cette caravane précédée par la musique même du pacha, et escortée par les plus beaux cavaliers des tribus en vironnantes, se rendait

d'abord à Sidi Ferruch, **سیدی برج**, marabout vénéré dont on ignore l'origine, et de là arrivait à Coléah où le concours des pieux serviteurs était tellement grand que tous les environs de la ville étaient couverts de tentes; on eût dit un immense camp.

La joie la plus vive régnait de tous côtés; c'était des courses de chevaux, des combats simulés, plus loin des lutteurs faisaient admirer leurs forces; les plus paisibles s'assemblaient autour des musiciens profanes; les plus pieux allaient se mêler à la musique sacrée. La bénédiction du marabout était si grande, que cette immense multitude était nourrie au delà de ses besoins par les soins de la seule famille des Ouled Sidi-Ali Embarek.

Les réjouissances duraient trois jours; le quatrième était consacré à donner la ziara (offrande).

D'après les statuts de cette famille, le plus âgé des quatre branches était le successeur de Sidi Ali et le chef de la zaouïa; lui seul avait un cachet et lui seul avait le droit de commander et de recevoir les communications du pacha.

C'était lui qui recevait les offrandes; le signal était donné par l'envoyé du dey, qui était suivi par les ministres et tous les employés du gouvernement; après eux chaque visiteur venait à son tour porter sa ziara. Le produit de ses offrandes était partagé en quatre parts égales qui étaient remises au chef de chaque branche. Le gouvernement turc avait accordé le droit d'asile à la zaouïa des Ouled Sidi Ali Embarek ; ils avaient exempté les membres de cette famille de toute sorte d'impôt et de corvées enx et leurs serviteurs. Ils y trouvaient leur intérêt, d'abord par les grandes bénédictions que ces saints attiraient sur les gouvernements qui les protégeaient, et ensuite par l'immense influence de cette famille, qui avait pour khoddem des tribus entières du Tell, du Kabla et da Sahara.

Les Turcs employaient cette influence pour prévenir les révoltes, faire payer les impôts et mettre fin aux discussions entre les tribus. Un seul descendant du grand marabout suffisait pour séparer mille combattants au moment où la poudre obscurcissait l'air, et où la terre tremblait sous le galop et le choc des chevaux.

Un billet du chef de la zaouïa obtenait du pacha les plus grandes . faveurs; on ne jurait à Alger et aux environs que par la tête de Sidi Ali Embarek.

Un pacha (inspiré sans doute par le démon) voulut ravir ses privilèges à cette famille.

L'époque du paiement de l'Aâchour était arrivé, l'ordre fut donné au chef de la zaouïa de faire transporter son aâchour à Alger. Le marabout n'opposa aucune résistance ; il fit charger mille chameaux d'un grain jaune comme de l'or; c'était loin d'être le dixième de ses grains, car sa famille possédait une partie des terrains occupés actuellement par les Beni Kelil, les Hadjoutes, et les Beni-Mened, et ses greniers renfermaient les récoltes de dix années; mais il savait ce qu'il convenait de faire.

Il donna le commandement de ce convoi à un de ses plus fidèles serviteurs, en lui recommandant de faire verser les charges des neuf cent quatre-vingt-dix-neuf premiers chameaux et de ne faire entrer que le dernier dans les magasins du beylic, un chameau noir qu'il lui désigna.

Ses ordres furent exécutés. Lorsque le chameau noir entra dans le magasin où devait être déposée sa charge, il se mit à pousser des cris horribles, on vit des flammes sortir de ses naseaux, et se diriger dans tous les sens. Les grains des marabouts et ceux du gouvernement, tout fut réduit en cendres.

La punition était trop évidente; le pacha demanda son pardon qu'il obtint, et un nouvel édit rendit à la zaouïa de Coléah toutes ses franchises.

Cependant nombre d'années se sont écoulées, et mon récit arrive à une époque où j'ai été le témoin des événements.

Oh ! Sidi Ali, soutiens mon courage et pardonne à ma langue audacieuse de révéler la honte de tes enfants et le malheur de nos frères les croyants. .

Puissent ces terribles catastrophes servir d'exemple à d'autres générations et les persuader toutes, que Dieu punit un pays entier des désordres de ses chefs et de ses seigneurs.

Oui, c'est l'injustice des gouvernants, leur mépris du droit des gens, ce sont les désordres des gouvernés et leur négligence à observer les lois de notre sainte religion, ce sont tous ces crimes qui amenèrent les infidèles sur la terre des croyants. Vainement, insensés que nous étions, nous voulûmes les combattre; que pouvaient les misérables efforts de nos faibles bras contre les décrets du Très Haut.

La victoire ne vient que de Dieu, et il la donne à ceux de ses serviteurs qu'il lui plaît de choisir. Or il avait amené les infidèles pour punir les croyants qui étaient sortis de ses voies saintes, et Alger l'expugnable devint le siège de la puissance de notre ennemi. O jour de deuil et de désespoir,

pourquoi n'avons-nous pas tous succombé dans les plaines de Staouéli et de Sidi Ferruch ! mais c'était écrit là haut !

Nous étions accablés par une catastrophe aussi imprévue. La nation capable d'envoyer des armées et des flottes aussi formidables nous inspirait une crainte indéfinissable ; nous la voyons déjà conquérant tout le pays gouverné par les Turcs, et nous étions prêts à recevoir les lois qu'elle aurait à nous dicter.

Mais heureusement le chrétien ne profita pas de ce moment de terreur qui faisait alors de nous autant d'esclaves craintifs ; il chassa du pays ses anciens dominateurs qui auraient pu la guider sûrement dans la marche à suivre pour gouverner sa nouvelle

d'armes que le moyen de réparer la fortune qu'il avait perdue, et de satisfaire son désir honteux de posséder des richesses.

Il oublia les prédictions de son saint aïeul; il oublia les prescriptions imposées par lui à tous ses descendants; il quitta la voie d'Allah (1) pour la voie d'Ebliss (2) ; il alla vers les Français (que Dieu lui fasse miséricorde !) ; il s'associa à quelques habitants de cette ville dégénérée, et fit trafic de son nom et de son influence; hélas ! Dieu sait s'il ne vendit pas aussi son âme.

Il mit dans ses intérêts tous les chefs de la plaine de la Mitidja et se fit nommer agha des Arabes. A cet emploi fut attachée une solde de deux mille douros par mois.

La tranquillité se rétablit dans tout le pays ; le commerce s'établit entre les chrétiens et les musulmans; mais rien ne dure de ce qui n'est pas sanctionné par Dieu.

Nous vîmes nos marabouts de Coléah, nos seigneurs et nos maîtres qui nous donnaient autrefois l'exemple de toutes les vertus, nous les vîmes à Alger fréquenter les lieux les plus obscènes, et troubler, par la boisson défendue, la raison qui nous est donnée pour discerner le bien du mal.

Sidi Mohammed ben Aâllel, descendant de Sidi Lekhal, second fils de Sidi Mahhi-ed-Din oul'd Sidi Ali Embarak, les dépassa tous par ses débauches ; en vain son père Sidi Aâllel lui envoyait-il émissaire sur émissaire pour le retirer de ce fatal aveuglement; il n'écoutait rien.

Il passait ses journées à s'enivrer avec les chrétiens, et la nuit il se plongeait dans les voluptés les plus éhontées ; et pourtant sa lèvre était à peine ombragée du duvet de l'adolescence.

Six mois s'étaient à peine écoulés depuis sa nomination d'agha, que le remords s'empara de l'âme de Sid el Hadj Sghair; tous les jours il recevait des lettres de ses amis de dehors qui lui reprochaient son apostasie; plusieurs, ennemis de la tranquillité et de l'ordre, lui firent

craindre pour ses jours. Trop faible pour résister, soit au mal soit au bien, après avoir été cupide, il fut traître envers ceux qui l'avaient enrichi ; il se retira à Coléah,

réunit tous les chefs de la plaine, excusa son séjour chez les Français par mille mensonges, et finit par leur promettre de les conduire à la guerre sainte.

Aussitôt que Sid el Hadj Mahhi-ed-Din, chef de la famille, vit cette folle conduite, il fit venir Sidi el Hadj Sghair, et tous les descendants du noble marabout ; il les conduisit tous vers le mausolée de leur aïeul et leur adressa ces paroles que je crois encore entendre :

"Enfants de Sidi Ali Embarek, vous n'avez pas écouté mes avis; vous m'avez traité de vieillard insensé et de prophète de malheur; vous avez menti à votre origine, mais le châtement du Ciel ne s'est pas fait attendre. Notre ville, jusqu'à ce jour protégée par la bénédiction de votre aïeul, va être envahie par l'infidèle ; vous allez être dispersés ; ceux qui resteront seront faits prisonniers, et bien peu de ceux qui émigreront reverront le lieu de leur naissance, témoin de leur gloire et de leur bonheur; heureux encore si leurs ossements sont déposés à côté de ceux de leurs pères.

"Adieu Sidi Ali, adieu, implore le Seigneur pour qu'il ne détourne pas pour toujours de tes descendants ses regards de bonté et de miséricorde.

Le lendemain Hadj Sghaïr, à la tête de deux mille hommes, cavaliers et fantassins, attaquait les Français à Boufarik (fin de 1832) et se retirait en déroute vers les Beni-Menèd.

Les prédictions des marabouts nos seigneurs se sont accomplies.

Leurs descendants sont sortis de la voie tracée par leurs vertus. Quel sort misérable les attend ! je n'ose plonger mes yeux dans l'avenir.

Oh ! Seigneur, couvrez-les du manteau de votre miséricorde et rappelez à vous votre misérable créature qui n'a que trop vécu. " Et le vieillard, se couvrant la face du capuchon de son burnous, murmura des prières entrecoupées de profonds soupirs.

Sa vieille compagne nous fit comprendre que l'heure de la retraite était arrivée. Le jour commençait à paraître quand nous rentrâmes à Milianah.

